

Auguste Brizeux.

Un des plus anciens amis de Brizeux et son proche parent, M. Beliard, ayant bien voulu mettre à notre disposition le seul portrait qui existe du poète, nous sommes heureux de pouvoir l'envoyer à nos lecteurs. L'original est une esquisse dessinée par M. Amaury Duval, en 1833; l'auteur de *Marie* avait alors vingt-huit ans, et la fortune de son livre se faisait lentement. *Marie* était déjà regardée comme un chef-d'œuvre, mais Brizeux avait eu la modestie de cacher son nom, et la critique n'est jamais pressée de créer une grande réputation anonyme. On s'étonna de ce coup d'essai comme d'un coup de foudre, il désorganisait bien des poétiques, il était la preuve qu'on pouvait encore arriver à l'émotion par la simplicité, et que la poésie, pour être toujours jeune ou pour le paraître, pouvait s'épargner les frais d'une nouvelle toilette et d'un autre mobilier. En outre, l'auteur de *Marie* ressuscitait l'éloge en l'agrandissant; quelle surprise au milieu des violences et des raffinements poétiques du moment! Figurez-vous des spectateurs accoutumés aux secousses du drame et qui se trouvent tout à coup transportés en pleine idylle, au beau milieu d'un paysage sincère, et dont l'enchantement est un poète qui vient leur conter dans un langage de miel des historiettes d'amour, d'un amour jeune, frais et blond. Tel fut le prestige qui s'attacha bientôt à ce lever de rideau que beaucoup crurent et croient encore à l'existence de cette Laure villageoise dont Brizeux fut constitué le Pétrarque. En admettant, au contraire, que le poète n'ait aimé Marie que dans la perspective de la poésie dont il l'enveloppe, et qu'il n'ait vu en elle que la personnification de sa chère Bretagne, le triomphe de son art n'en serait que plus grand et plus admirable.

Je n'imagine pas de plus belle légende pour le portrait de Brizeux que la simple mention de ses autres œuvres, qui furent de nouvelles victoires. Pour composer *Marie*, il s'était borné à lire dans son cœur et à consulter le grand livre de la nature;



M. BRIZEUX. — D'après un dessin fait en 1833 par Amaury Duval.

c'est dans Platon, Dante, Goethe et les laïques, dans les philosophes et les poètes, qu'il alla chercher cette fleur d'or qui s'appelait d'abord les *Ternaires*. Il y fait preuve d'une inspiration plus savante et aussi d'un art plus subtil que dans ses autres productions. On sait avec quelle grâce et quelle puissance nouvelle il revint dernièrement, dans *Primel et Nola*, aux sentiments qui lui avaient dicté *Marie*. Mais le plus beau fleuron de sa couronne, c'est le poème des *Bretons*, qui le classe parmi les sept ou huit poètes les plus éminents de notre temps. Il y a dans ce livre deux épisodes qui suffiraient seuls à la gloire de l'écrivain. Les *Lutteurs* et les *Conscrits*, sont des morceaux d'une perfection inouïe. Brizeux s'y montre à la fois quelque chose de plus et de moins qu'un poète épique, c'est-à-dire un artiste consommé. Dans la *Poétique nouvelle*, son dernier ouvrage; il semble qu'il ait voulu donner les préceptes de l'art dont il restera un des maîtres accomplis. La nature, l'homme et Dieu, tel est le cercle radieux où gravite sa poésie, magnifique toujours, mais médiocrement didactique. C'est un rêve, une vision, presque une apocalypse; pour le poète la poésie a oublié l'enseignement et la leçon, mais le maître s'y fait toujours reconnaître à ses coups de pinceau. A tous ces titres, les œuvres de Brizeux méritent de durer, et son nom est entré dans notre histoire littéraire pour n'en plus sortir.

Cette voix de l'avenir qui désigne ses élus a retenti dès le lendemain de la mort du poète breton. Le gouvernement a voulu s'associer au deuil de ses funérailles; ses amis, qui sont tous ses lecteurs, ont apporté à sa tombe l'obole de leur sympathie. Un marbre commémoratif lui sera consacré sur la terre natale où il repose, au milieu de ces campagnes qu'il a si bien chantées. Enfin les soins de M. Beliard et de la famille ont préparé un service religieux qui sera célébré, le jeudi 3 juin, dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, et où sont convoqués les amis de l'homme et les admirateurs du poète.

PHILIPPE BUSONI.

de parler d'ouvrages qui sont entre toutes les mains, nous nous bornerons à indiquer en quoi ces nouvelles éditions diffèrent des précédentes.

Lorsque les *Cent Nouvelles nouvelles* et l'*Alphabet* furent publiés en 1841 par le bibliophile Jacob dans le *Pantheon littéraire*, il eut droit, pour les populariser, en rajoutant l'orthographe; mais aujourd'hui que l'éducation du public, qui reprend de plus en plus le goût de tous ces vieux auteurs, n'est plus à faire, comme l'a pleinement prouvé le succès des éditions publiées par le savant M. Lacroix de Lincy, il n'y avait plus lieu à persister dans ce sacrifice, comme l'appelle lui-même celui qui le commit dans une intention pieuse; et c'est le texte dans toute sa pureté qui est offert par M. Delahays aux amateurs. M. Paul Lacroix a donc franchement avoué profiter des excellents travaux de M. Lacroix de Lincy, et en cela il a fait plus qu'user de son droit, il a rempli un devoir, car le point essentiel est d'avoir des éditions aussi correctes que possible, et cette considération la prime tout. C'est dans cet esprit que M. Vigneau a fait l'édition des *Dames galantes* de Brantôme. Sous le félicité en particulier d'avoir été très-sobre de ces notes qui ont la prétention exorbitante d'enlever tous les masques et de faire cesser tous les incognito. « Quand on me parle de réduire à néant tous ces mystères derrière lesquels s'abritent les galanteries de tout un siècle, dit fort bien M. H. Vigneau, je me trouve involontairement reporté au souvenir des incroyables mystères de la caverne de Montesinos, ou descendit le grand don Quichotte. »

Tandis que nous sommes à quelques siècles en arrière, profusions en pour consacrer beaucoup moins de lignes que nous ne le souhaiterions à cinq volumes qui font partie du *Troisième des pièces rares ou inédites*, deux de prose et trois de vers. Les deux volumes de prose sont les *Opuscules historiques relatifs à Jeanne d'Arc*, et la *Ruelle mal assortie*. Le premier contient deux mémoires d'un parent de la Pucelle, Charles du Lys; 1° *De l'extraction et parenté de la Pucelle d'Orléans*; 2° *De la naissance et parenté de la Pucelle d'Orléans et de ses frères*. M. A. Vallet de Virville, qui les a fait précéder d'une très-conscientieuse notice sur leur auteur, résume dans l'avertissement son opinion sur ces traités en disant qu'après les documents originaux et contemporains, on peut mettre les écrits de Charles du Lys au rang des plus instructifs et des plus précieux pour l'histoire de cette femme à jamais célèbre; cet éloge explique l'admission de ces traités dans une collection aussi restreinte et aussi difficile d'accès que celle de M. Aug. Aubry. Quant à la *Ruelle mal assortie*, cette scène de fine comédie est une des plus jolies perles de cet écrivain, et une des plus rares, car jusqu'à la publication qu'en a faite à huis clos, s'il est permis de le dire, M. Guesnard, pour la satisfaction privée des membres de la société de l'histoire de France, elle passait pour médite, et si feu M. A. Bazin l'a retrouvée dans un volume de ce même Charles Sorel, auteur de *Fraserion*, dont le titre est: «*Nouveaux Recueil des pièces les plus agréables de ce temps*, en suite des jeux de l'Inconvenant et de la maison des jeux », ce volume est lui-même tellement rare qu'il n'existe dans aucune des bibliothèques de Paris, et que M. Aubry a eu toute la peine du monde à se le procurer. Mais cette peine n'a pas été perdue, car le texte de Sorel est en général bien préférable à celui qui a servi à l'édition de M. Guesnard. Nous recommandons aux amateurs la notice ou M. Lud. L. recherche, dans une liste fort incomplète quoique très-considérable, quel peut être le nom de ce caudal gascou plus beau de corps que d'esprit et qui a tant d'ignorance comme elle a de savoir, auquel on doit attribuer ces entretiens amoureux avec cette dame éloquent.

Les trois poètes sont Guillaume de Ferrières, dit le vidame de Chartres, maître Henri Baude et P. de Ronsard. Guillaume de Ferrières est le plus ancien poète du pays chartrain. Son bagage littéraire se compose de neuf pièces, neuf chansons recueillies par M. Louis Lacroix dans dix manuscrits de la bibliothèque Richelieu, et publiées pour la première fois. Ces chansons lui furent inspirées par une passion malheureuse pour une dame mariée, passion dont il chercha à se distraire en partant pour la croisade, mais qui, plus forte que l'honneur même dans son cœur, l'en ramena un peu trop tôt, de l'avis de ses compagnons d'armes et même de son indifférente. Ces vieilles poésies se distinguent par une touchante vérité de sentiment et par une gracieuse naïveté de langage.

Maître Henri Baude n'est pas un amoureux transi, un poète languoureux, comme celui-là même vidame de Chartres. C'est un satirique, dans le goût de Villon, son contemporain, un de ces obstins Gaulois qui luttaient avec désavantage contre la vague irrésistible des poètes flamands, contre l'envahissement de leur amphigourique magnificence. Quatre manuscrits de la bibliothèque Richelieu, dus aux soins de Jacques Robertet, petit-fils du poète de ce nom qui fut « le neveu renté de tous nos beaux esprits » sous Charles VIII, ont fourni les matériaux de cette publication, à M. J. Quicherot, qui, en véritable érudit qu'il est, paraît avoir été surtout guidé dans son choix par l'intérêt historique.

Le très-élegant volume que M. Prosper Blanchemain a consacré à Ronsard n'a pas pour but de le rehabliser. Dans ce grand travail d'exhumation auquel notre siècle se livre avec une louable ardeur, le poète vendomois a été des premiers à sortir de terre. Les deux éditions de 1828 et de 1840, n'ont plus laissé qu'à glaner. C'est ce qu'a fait M. Blanchemain, dont la publication se compose de pièces entièrement inédites, et de pièces non comprises aux éditions les plus complètes de Ronsard, de certains vers où il a cru reconnaître la touche du poète, de lettres et d'opuscules en prose, et enfin de sa vie, on pourrait dire de son panegyrique, par Guillaume Colletet. Le défaut le plus ordinaire des recueils de ce genre, c'est de n'avoir guère d'autre mérite que la rareté: il y a plus que cela dans ce-

lui-ci, et nous ne serions point embarrassés d'en donner des preuves, n'était le manque d'espace qui nous force à prier nos lecteurs de vouloir bien nous en croire sur parole, ou, mieux encore, de s'assurer du fait par eux-mêmes.

LÉON DE WAILLY.

Chronique musicale.

Le Théâtre-Lyrique fait en ce moment de grandes affaires. *Tout Paris* y court. On y va pour entendre les *Noëls de Figaro*, chantés par M^{lle} Carvalho, Egalde et Van den Heuvel, et l'on revient enchanter de la partition. Tout en reconnaissant que l'exécution pourrait être meilleure dans son ensemble, — elle s'est déjà notablement améliorée depuis le premier jour, — on constate que certains morceaux sont magistralement rendus, et l'un en joint. On s'étonne d'éprouver tant de plaisir en entendant si peu de bruit. Bref, Mozart a généralement du succès, un grand succès. Il y a bien encore, ici et là, des critiques qui le trouvent vieux, mais c'est le plus petit nombre. La majeure partie des amateurs ne les écoute pas, ou répond en riant :

Rien n'est beau que le vieux, le vieux seul est aimable, et court, quatre fois par semaine, au boulevard du Temple, où il y a rarement de la place pour tout le monde. On assure que M. Carvalho se propose de reculer d'un mois ses vacances, qui commencent habituellement le 1^{er} juillet. On ajoute qu'il songe à monter *Don Juan* l'année prochaine. La spéculation serait bonne, et ce serait pour le Théâtre-Italien une leçon sévère, mais bien méritée.

En attendant *Don Juan*, le Théâtre-Lyrique vient de reprendre *Gastibelza*, qui fut la pièce d'ouverture de l'Opéra-National, en 1847. On ne l'avait point jouée depuis 1848, et, en vérité, c'était dommage. Il y a d'excellentes choses dans cette partition, de jolies idées, des mélodies expressives. Peut-être y désire-t-on quelquefois un peu plus d'originalité. Mais la phrase a du tour et de l'élégance, le style est généralement très-vocal, les accompagnements bien entendus, l'instrumentation légère, brillante, et souvent relevée par des effets très-piquants.

Cet ouvrage fait plus d'effet aujourd'hui qu'en 1847, parce qu'il est beaucoup mieux exécuté. M^{lle} Borghese-Dufour met dans le rôle de dona Sabine une énergie, un accent dont M^{lle} Chérie-Courand n'approchait pas. Le rôle de Gastibelza abonde en chants largement écrits et bien rythmés, et la belle voix de M. Michot peut se déployer à l'aise. Ce jeune artiste, qui a du style, un bon sentiment mélodique, qui sait varier ses inflexions et l'intensité de sa voix, placer des accents ou il en faut, colorer enfin son exécution, s'y fait très-souvent et très-justement applaudir. Je dois ajouter que M. Michot a fait, comme acteur, de remarquables progrès, qu'il ne chante pas seulement son rôle, mais qu'il le joue. On peut déjà pressentir que M. Michot, dans quelques années, occupera un rang très-élevé sur nos théâtres lyriques. M. Cibot a une bonne voix qu'il pousse parfois trop fort, ce qui a l'inconvénient de le porter un peu au-dessus du ton, M. de Talleyrand, rentrant, après les Cent-Jours, au ministère des affaires étrangères, reunit ses employés, et leur exposa, dans une courbe rangée, — il ne les faisait jamais longues, — ce qu'il exigeait d'eux, dans ce moment de réaction. Sa dernière recommandation, qu'il déclara lui-même la plus importante de toutes, fut de ne pas montrer de zèle.

— Point de zèle, Messieurs! C'est le zèle qui fait monter le flot des passions politiques plus haut que la raison et l'humanité.

Les maîtres de chant pourraient, ce me semble, adresser le même conseil aux tenors et aux barytons.

— Point de zèle, Messieurs! C'est le zèle qui fait monter les voix plus haut que l'orchestre.

M. Cibot a du zèle, et fera bien d'en diminuer la dose, comme aussi d'avoir, dans son duo avec dona Sabine, au second acte, une pantomime plus honnête et plus modérée. *Jeux de mains, jeux de vilains*.

M. Lesage, qui n'a que quelques mesures à chanter, y fait preuve de goût et de style, et l'on regrette que le rôle du roi d'Espagne ne soit pas, au point de vue musical, plus important. *Gastibelza*, somme toute, a obtenu un succès très-flatteur, dont nous félicitons M. Maillart.

M^{lle} Falconi s'est fait entendre dernièrement à Saint-Germain-en-Laye, où son talent n'a pas été moins apprécié qu'à Paris.

M^{lle} la baronne du Verger (autrefois M^{lle} Morel), dont j'ai annoncé, l'année dernière, une publication musicale pleine de mérite, a fait entendre, il y a quelques jours, à une réunion choisie d'amateurs et d'artistes, plusieurs compositions nouvelles écrites avec la science, le goût, la grâce et le charme qui caractérisent tout ce qu'elle produit. Et quelle merveilleuse exécution! quel son moelleux et plein! quelle délicatesse de touche! quelle finesse de coloris! quelle élégance de style! quelle expression naturelle et vraie! Heureux qui peut entendre jouer à M^{lle} du Verger une sonate de Beethoven, un duo de Mendelssohn ou de Mozart, surtout quand c'est M. Chevillard, l'habile violoncelliste, qui l'accompagne, ou même M. Magnien, — ce dernier très-jeune artiste, et qui ne se présente encore qu'un qualité d'élève. Mais un élève qui peut se maintenir sans trop de désavantage à côté de M^{lle} du Verger, est bien près, je crois, de passer maître.

M. Léon Marie, autrefois directeur du Conservatoire de Rouen, et professeur de chant à Paris depuis que Rouen n'a plus de Conservatoire, — Rouen, la patrie de Boieldieu! — vient de publier un recueil d'études vocales qui sera très-utile aux élèves, et que les professeurs eux-mêmes pourront consulter avec fruit. J'allais en faire l'éloge; mais le Comité des études du Conservatoire de Paris me dispense

de ce soin. « Le Comité, après avoir examiné... etc., etc. », approuve cet ouvrage, dans lequel l'expérience du chanteur a été mise à profit, et reconnaît que l'auteur a parfaitement atteint le but qu'il se proposait, en graduant avec méthode les exercices divers destinés à développer tous les genres de voix. » Cela est signé Aubert, Halévy, Carafa, Ambroise Thomas, etc., etc. Que pourrais-je ajouter, moi chétif, à l'autorité d'une pareille déclaration?

J'aime mieux parler de M. Michotte, qui, non content de se faire applaudir sur le mélodrame, a écrit six mélodies dont le style est très-vivement coloré. M. Michotte est surtout un harmoniste laborieux et habile, dont les accompagnements, pleins de surprises et de recherches ingénieuses, donnent aux moindres détails de la valeur et de l'accord. M. Michotte est évidemment un musicien sérieux, un travailleur obstiné, qui sans doute prendra bientôt son vol, et que nous verrons planer dans l'espace fort au-dessus du niveau de l'humble romance.

Les concerts ont cessé à Paris. Mais ils ne font que commencer au bois de Boulogne, où M. Arban a transporté son joyeux orchestre. Le Ranclagh est devenu le palais d'été des *Concerts de Paris*. Une salle charmante, de l'air à discrétion, de la verdure, de l'ombrage, et les harmonies de la nature combinées avec celles de l'art, cela ne vaut-il pas bien l'hôtel d'Osmond, où chaque bouffée de vent apportait la poussière du boulevard?

G. Hébert.

Un de nos abonnés nous invite à publier l'annonce suivante, en souvenir de sa résidence dans cet hôtel où les soins les plus attentifs lui ont été prodigués.

BAGNÈRES DE LUCIGNON. — GRAND HOTEL DES BAINS. — Près de l'établissement thermal, chez Mesdames Morel, née Samuël, rue. — Appartements complets et chambres de divers prix. — Table d'hôte, restaurant, diuers en ville et à la campagne. — Les étrangers trouveront dans cet hôtel, soigneusement construit et meublé à nosi, la propreté, l'élégance et tout le confort possible, aux prix les plus modérés.

Correspondance.

Rio-de-Janeiro, le 12 avril 1858.

A Monsieur le Directeur de l'Illustration.

Monsieur,

Parmi les nombreuses merveilles enfantées dans la féconde Europe, et reproduites avec tant de talent sous votre direction, il n'en est point qui produisent un moins vive émotion aux nombreuses lignes de chemins de fer qui sillonnent aujourd'hui le vieux continent.

Pour nous, que des devoirs de famille retiennent à regret éloignés de la France, il semble que l'aspect de ces puissantes locomotives qui rapprochant les distances, resserrent les liens de confraternité entre les peuples, répandent mieux aux sentimens de notre cœur, où nous montrant le triomphe de l'homme sur l'espace qui le sépare de ses affections et de ses intérêts.

Mais si le récit de ces fêtes, si mémorables dans la vie des nations, nous font tressaillir d'admiration et d'espérance, jugez de l'impression que nous avons dû ressentir en assistant nous-mêmes à une de ces imposantes cérémonies, le 29 mars 1858, à Rio-de-Janeiro.

Depuis le jour glorieux où les échos d'Ypiranga répercutèrent avec orgueil le cri d'indépendance jeté par l'immortel don Pedro 1^{er}, depuis l'avènement au trône du Brésil du monarque éclairé qui protège aujourd'hui ses libres destinées, nulle scène, à coup sûr, ne tient une place plus grande dans la pensée de ceux qui font des vœux sincères pour la prospérité de ce magnifique pays.

En effet, Monsieur, l'immense empire du Brésil, dont les incalculables richesses ne demandent que des travailleurs intelligents pour donner un monde à la fécondité d'une moule inouïe, appelle plus que toute autre contrée la création de ces admirables voies ferrées, d'où l'émigration ira se repandre pour cultiver les plus belles contrées de l'univers.

C'est dans ce but qu'a été fondée la Compagnie du chemin de fer de Pedro II, devant desservir la province de Rio-de-Janeiro et la fertile province de Minas, et c'est aux acclamations d'une foule enthousiaste qu'a eu lieu l'inauguration de la première section de ces importants travaux.

Dans les vœux que j'ai l'honneur de vous envoyer, dans aux pieux obligations de M. le vicomte de Canto, l'artiste n'a point voulu retracer la bénédiction des locomotives, aspect toujours à peu près le même dans les mêmes occasions. Le premier est un effet de nuit représentant l'embarcadere illuminé à giorno par le gaz; le second, un peu froid d'aspect, représente avec la plus grande fidélité la station de Queimadas, où devaient s'arrêter les trains d'honneur.

Mais ce que le plus habile pinceau serait impuissant à reproduire aux yeux de vos lecteurs, c'est l'expression peinte sur tous les visages à ce moment solennel ou, après les vœux adressés par Mar Figueira de Rio à la divine Providence, le président de l'entreprise, s'adressant à LL. MM. II, dont la physiognomie attendrie révélait la joie indicible que leur causait ce presage heureux de la future grandeur de l'empire, terminant son allocution par ces mots: vive l'Empereur!

La foule immense des invités, réunis dans la vaste gare ornée des couleurs nationales, répandit trois fois comme un seul homme à cet hommage rendu au digne descendant de l'illustre fondateur de l'Empire. Aussitôt des milliers de fusées éclatèrent dans les airs, le signal du départ est donné, et quelques secondes les wagons se remplissent: les puissants coups de sifflet de la vapeur semblent au instant imposer silence à ces innombrables courus, émerveillés d'un spectacle aussi nouveau, et les trains, s'ébranlant avec majesté, sortent de la gare au milieu des acclamations frénétiques de ces jeunes populations.

Il faudrait une plume plus habile que la mienne, Monsieur, pour vous dire en que plus beaux, enfants de la vieille Europe, nous nous sentons alors; mais lorsque, salués sur tout le parcours par ces masses accourues de toutes parts